

Mon Dieu ! Quel âge pouvait avoir ce chauffeur de taxi ? Et quel âge pouvait avoir sa voiture ? Je n'en croyais pas mes yeux quand je me suis assis à côté de lui. Il y avait autant de rides sur son visage que d'étoiles dans le ciel. Chacune poussait l'autre tendrement, créant un visage typiquement égyptien qui paraissait sculpté par Mahmoud Mokhtar. Quant à ses mains, qui tenaient le volant, elles s'étiraient et se rétractaient, irriguées par des artères saillantes comme le Nil allant abreuver la terre desséchée. Le léger tremblement de ses mains ne faisait basculer la voiture ni à gauche ni à droite. Elle marchait droit en avant, et les yeux du chauffeur, recouverts de deux énormes paupières, laissaient transparaître un état de paix intérieure qui suscitait en moi et dans le monde entier une profonde quiétude.

Rien qu'en m'asseyant à côté de lui, je me suis senti envahi par des ondes magnétiques positives et la vie m'est apparue belle. Je me suis rappelé sans raison un de mes poètes préférés, Jacques Brel, et à quel point il avait tort en écrivant sa célèbre chanson :

*Mourir cela n'est rien,
Mourir la belle affaire,
Mais vieillir... ô vieillir !*

Si Brel s'était assis un jour à côté de cet homme, nul doute qu'il aurait pris sa gomme pour effacer frénétiquement les mots de son poème.

— Vous devez conduire depuis longtemps, monsieur, lui ai-je dit.

— Je suis taxi depuis 1948, m'a-t-il répondu.

J'avais du mal à imaginer qu'il conduisait un taxi depuis près de soixante ans. Je n'ai pas osé lui demander son âge mais je n'ai pu m'empêcher de l'interroger à propos de son expérience :

— Pourriez-vous me dire quelle leçon vous avez tirée de votre expérience, afin que je puisse en profiter ?

— Même la fourmi noire sur un rocher noir dans une nuit ténébreuse reçoit sa part de bonté divine.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée ce mois-ci et vous comprendrez mieux où je veux en venir.

— Volontiers.

— J'ai été très malade pendant dix jours. J'étais incapable de quitter mon lit. Bien entendu, je vis au jour le jour, donc au bout d'une semaine il n'y avait plus un sou à la maison. Je m'en rendais compte même si ma femme me le cachait. Je lui ai dit : "Que va-t-on faire, ma chère ?" Elle m'a répondu : "Tout va bien, Abou Hussein", alors qu'elle quémendait de la nourriture à tous les voisins. Et mes enfants, ils ont déjà assez de soucis. Certains ont déjà marié la moitié de leurs enfants mais n'ont pas de quoi marier les autres. Et l'un de mes enfants a un petit-fils malade avec qui il court d'hôpital en hôpital. Bref, je peux difficilement leur demander quelque chose, ça serait plutôt à moi de les aider.

Au bout de dix jours, j'ai dit à ma femme que je devais aller travailler. Elle m'a supplié et a crié que, si je sortais, elle allait me perdre. Et franchement je n'avais pas la force de sortir mais je me suis dit qu'il le fallait quand même. Je lui ai dit un petit mensonge pieux : que j'étouffais et que j'allais m'asseoir au café pendant une heure, pour prendre un peu l'air. Je suis descendu, j'ai pris la voiture et m'en suis remis à Dieu. J'ai roulé et, au jardin d'Orman, je suis tombé sur un taxi en panne. Le chauffeur m'a fait signe et je me suis arrêté. Il s'est approché de moi, m'a dit qu'il avait un client du Golfe qui devait aller à l'aéroport et m'a demandé de l'amener à sa place. Vous voyez la main de Dieu ! Il avait une Peugeot 504 en parfait état et il était tombé en panne ! J'ai accepté de prendre son client.

L'homme est monté dans ma voiture. Il venait d'Oman, de chez le sultan Qabouss. Il m'a demandé combien je prendrais. Je lui ai répondu que c'était à lui de décider. Il m'a redemandé : "Vous allez accepter ce que je vous paierai ?" J'ai confirmé.

Sur la route, j'ai appris qu'il allait au fret parce qu'il avait quelque chose à terminer là-bas. Je lui ai dit que j'avais un petit-fils qui y travaillait et qui pourrait peut-être l'aider à faciliter les procédures de douane. Il était partant. Quand on est arrivés, j'ai effectivement trouvé mon petit-fils sur place. Mais vous vous rendez compte que j'aurais pu ne pas le trouver à ce moment-là ! Nous avons terminé ce qu'il avait à faire et je l'ai raccompagné à Doqqi.

Il m'a demandé à nouveau : "Vous prendrez combien pour la course, *hajj* * ?" Je lui ai

* Titre de respect qu'on adresse aux hommes âgés. Le sens littéral est "celui qui fait le pèlerinage à La Mecque". (N.d.T.)

répondu : “On s’est mis d’accord. Je prendrai ce que vous me donnerez.” Il m’a tendu 50 livres*, je l’ai remercié et ai redémarré. Il m’a demandé si j’étais satisfait, je lui ai répondu que oui.

Il m’a alors dit : “Les douanes auraient dû me coûter 1 400 livres et j’ai payé 600 livres. La différence de 800 livres est un cadeau de ma part. Vous les méritez. Et le trajet en taxi vaut 200 livres. Voici donc 1 000 livres, et les 50 livres que vous avez déjà sont un cadeau.”

Vous voyez, monsieur ? Un seul trajet m’a rapporté 1 000 livres alors que je peux travailler un mois entier sans toucher cette somme. Dieu m’a fait sortir de chez moi, a fait tomber la 504 en panne et a tout fait pour que je touche cette somme. Le pain quotidien ne t’appartient pas, et l’argent ne t’appartient pas : tout appartient à Dieu. C’est la seule leçon que j’ai apprise dans la vie.

Je suis descendu du taxi à regret. J’aurais aimé rester encore des heures avec lui, malheureusement, moi aussi je devais continuer à courir pour gagner ma vie.

* Une livre égyptienne correspond à 0,13 euro.

Je suis monté dans le taxi rue de la Ligue-Arabe, devant l'enceinte du club de Zamalek. Le visage du chauffeur était écarlate, on aurait dit qu'il allait exploser. J'avais vraiment l'impression que ses veines, tels des serpents, se gonflaient et se rétractaient sous le coup de la colère, ou qu'il allait faire une thrombose cérébrale sur-le-champ.

— Ne t'en fais pas, ça va aller, lui ai-je dit.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? m'a-t-il répondu.

— Comme tu avais l'air énervé, je voulais juste essayer de te calmer.

— Je ne suis pas énervé... Je suis à bout.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Il n'y a pas de raison de se mettre dans cet état.

— Si, il y en a une ! Je me tue à la tâche pour gagner de quoi nourrir mes enfants et voilà qu'un fils de pute débarque et me vole mon argent. Et toi, tu viens décréter ce qui est grave ou pas. J'ai de quoi être énervé. Je me crève à la tâche comme un esclave, pas comme vous, Excellence, vous vous la coulez douce.

— Hé ! te défoule pas sur moi ! Mais dis-moi ce qui s'est passé.

— A Nasr City, un type m'a demandé d'aller à Mohandessine*. Je lui ai dit de monter. Il y avait beaucoup de monde et un terrible embouteillage, le pont était complètement bouché. J'ai tout de suite pensé qu'il n'allait pas me payer le coût de la course. Tant pis pour moi, j'aurais dû négocier le prix avec lui dès le départ.

Finalement, on est arrivés sur le quai d'Agouza. Il m'a dit : "Passe par la place Sphinx." Je me suis engagé. Et là il m'a fait : "Prends la première à droite et gare-toi là, juste après Omar Effendi**." On va installer un checkpoint." Je me suis dit : "Un checkpoint ! Catastrophe !"

Bref, c'était un sergent de police en civil. Bien sûr, il n'allait rien me payer du tout. Et, dès que je me suis arrêté, il m'a sorti : "Ton permis, fils de chien." Je lui ai répondu : "Mais pourquoi, *pacha**** ? Je n'ai rien fait." Il m'a répété : "Ton permis !" Alors je lui ai tendu cinq livres, ça ne lui allait pas. J'ai sorti dix livres, ça ne lui allait toujours pas. Finalement, le fils de pute m'a pris vingt livres et il est descendu.

Je te jure, c'est tout ce que j'avais gagné aujourd'hui une fois l'essence payée. J'étais à deux doigts de lui sauter dessus et de l'étrangler. Mais j'ai pensé à mes enfants et à ma femme.

Je suis un âne, maintenant je vais en mourir de rancune. Il aurait mieux valu que je le tue. De toute façon, j'ai plus rien à perdre.

* Quartier huppé du Caire. (N.d.T.)

** Fameuse chaîne de grands magasins fondée au XIX^e siècle puis nationalisée après la révolution, en 1957. Omar Effendi a été à nouveau privatisé en 2006. (N.d.T.)

*** Signe de respect, en référence au mot turc. La plupart du temps, expression utilisée en direction des gens riches ou qui ont du pouvoir. (N.d.T.)

— Mais dis donc, c'est du banditisme clair et net !

— Le banditisme est partout. Il y en a pas un de ces fils de pute qui ne soit corrompu et voleur. Que Dieu les détruise, comme ils nous détruisent.

*

Les chauffeurs de taxi du Caire aiment par-dessus tout insulter le ministère de l'Intérieur, tout en louant parfois sa respectabilité. Les histoires entre les chauffeurs de taxi et les agents de la direction de la Circulation au ministère de l'Intérieur, qui sont présents en permanence dans les rues, sont innombrables mais celle-ci m'a particulièrement frappé. J'avais souvent entendu des gens maudire les agents de police de ma chère ville. Mais je n'ai jamais été autant touché que par la victime de ce policier.

Etre un "sergent de police" était un joli rêve au début des années soixante-dix. Le policier garantissait la sécurité des rues, se pavanant dans son joli costume, comme le roi du monde. Tout le monde se souvient des mots de Salah Jahine* dans le film *Prends soin de Zouzou* quand il compare l'officier de police, que Dieu le protège, à un diplomate.

Comment ce rêve s'est-il transformé en l'espace de trente ans en cauchemar enraciné dans les rues égyptiennes ?

* Le grand poète du dialecte égyptien, qui s'est fait connaître après la révolution de 1952. (N.d.T.)